

Nouvelles perspectives en sciences sociales



Ce qu'être anticapitaliste veut dire : une approche constitutive What Being Anti-Capitalist Means: A Constitutive Approach

Sophie Del Fa

Volume 16, numéro 1, novembre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1075857ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1075857ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Del Fa, S. (2020). Ce qu'être anticapitaliste veut dire : une approche constitutive. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 16(1), 109–143. <https://doi.org/10.7202/1075857ar>

Résumé de l'article

Cet article montre comment l'approche constitutive de la communication constitutive (ACC) permet d'étudier une organisation se revendiquant de l'anticapitalisme. Plus précisément il s'agit de comprendre comment le paradigme constitutif, en observant minutieusement la mise en relation des actrices et des acteurs (humains et non humains) permet de saisir l'anticapitalisme comme étant travaillé, c'est-à-dire réalisé, fait, mais aussi défait de l'intérieur, dans la remise en jeu perpétuelle de valeurs, parfois contradictoires. Dans cette perspective, nous mobilisons l'ACC comme une théorie opératoire pour dégager ce que signifie être anticapitaliste dans une université d'éducation populaire québécoise (l'UPop Montréal). L'article répond à la question « qu'est-ce qu'être anticapitaliste veut dire ? » en proposant de considérer l'anticapitalisme comme étant mû par des processus de différenciation qui modifient la relation que l'organisme entretient avec ce positionnement idéologique. Il s'agit d'une perspective nouvelle et originale pour saisir au plus proche des interactions les complexités de l'anticapitalisme.

Tous droits réservés © Prise de parole, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Ce qu'être anticapitaliste veut dire : une approche constitutive

SOPHIE DEL FA

Université du Québec à Chicoutimi, Canada

Introduction

Qu'est-ce qu'être anticapitaliste veut dire ? Telle est la question qui motive cet article en accompagnant le lecteur dans l'anticapitalisme en-train-de-se-faire par l'étude des pratiques communicationnelles d'un organisme à but non lucratif d'éducation populaire : l'UPop Montréal. Mobilisant l'approche constitutive de la communication, nous révélons les atouts de cette perspective pour saisir la manière dont l'anticapitalisme est travaillé de l'intérieur. Ce faisant, nous estimons que l'anticapitalisme se réalise par différents processus qui visent à différencier un collectif et à le positionner idéologiquement. L'anticapitalisme étant souvent tronqué, voire même absent ou porté à la dérision dans l'organisme à l'étude, il s'avère qu'il peut s'effacer et le parcourir à différents degrés. En ce sens, notre article entreprend une compréhension originale de l'anticapitalisme à travers l'analyse d'événements communicationnels. Comme Geneviève Boivin, Boris H. J. M. Brummans et James R. Barker¹ le montrent,

¹ Geneviève Boivin, Boris H. J. M. Brummans et James R. Barker, « The Institutionalization of CCO Scholarship: Trends from 2000 to 2015 », *Management Communication Quarterly*, vol. 31, n° 3, 2017, p. 331-355.

l'approche constitutive de la communication (ACC) est institutionnalisée dans le milieu académique. Institutionnalisation qui lui confère légitimité et visibilité dans le champ de la communication et dans celui des études organisationnelles. Cependant, selon l'autrice et les deux auteurs, la perspective constitutive manque d'applications pratiques et s'en tient souvent à des considérations théoriques qui ne lui font pas toujours justice. De plus, l'approche constitutive s'attarde peu (voire pas) sur ce qu'être anticapitaliste veut dire, question pourtant primordiale pour saisir des collectifs qui se définissent comme tels. Des chercheuses et chercheurs ont recours au paradigme constitutif pour analyser les enjeux d'autorité ou de pouvoir², pour comprendre l'organisation comme une entité générée³ ou pour décortiquer les processus de construction d'image de marque à la lumière du capitalisme communicationnel⁴. Un domaine de recherche en émergence étudie les organisations alternatives et les formes de résistance⁵ d'un point de vue constitutif. C'est à cette dernière tendance que nous souhaitons contribuer afin de montrer comment la théorie de la communication constitutive permet d'étudier une organisation se revendiquant de l'anticapitalisme. Nous montrons comment le paradigme constitutif, en observant minutieusement la mise en relation des actrices et acteurs (humains et non humains) permet de saisir l'anticapitalisme comme étant travaillé, c'est-à-dire réalisé, fait, mais aussi défait

² Chantal Benoit-Barné et François Cooren, « The Accomplishment of Authority through Presentification: How Authority Is Distributed Among and Negotiated by Organizational Members », *Management Communication Quarterly*, vol. 23, n° 1, 2009, p. 5-31.

³ Karen Lee Ashcraft, « The Glass Slipper: "Incorporating" Occupational Identity in Management Studies », *The Academy of Management Review*, vol. 38, n° 1, 2013, p. 6-31.

⁴ Dennis K. Mumby, « Communication Constitutes Capital: Branding and the Politics of Neoliberal Dis/Organization », dans Consuelo Vásquez et Timothy Kuhn (dir.), *Dis/organization as Communication: Exploring the Disorder, Disruptive, and Chaotic Properties of Communication*, New York, Routledge, 2019, p. 125-148.

⁵ Sophie Del Fa et Consuelo Vásquez, « Existing through Differentiation: A Derridean Approach to Alternative Organizations », *M@n@gement*, vol. 22, n° 4, 2020, p. 559-583.

de l'intérieur, dans la remise en jeu perpétuelle de valeurs, parfois contradictoires. Dans cette perspective, nous mobilisons l'ACC comme une théorie opératoire pour dégager ce que signifie être anticapitaliste à l'UPop Montréal⁶. Nous procéderons tout d'abord en revenant sur la littérature sur l'anticapitalisme et les organisations alternatives en communication et en études organisationnelles. Puis, nous préciserons l'approche constitutive afin de comprendre comment elle permet d'étudier l'anticapitalisme. Nous présenterons ensuite l'UPop Montréal ainsi que l'analyse effectuée. Nous concluons sur notre proposition qui considère l'anticapitalisme comme étant mû par des processus multiples.

Mouvements sociaux, anticapitalisme et communication

Mouvements sociaux et organisations anticapitalistes

Alain Touraine a grandement participé au renouveau de la pensée sur les mouvements sociaux en les théorisant comme des mobilisations collectives distinctes des luttes ouvrières⁷. S'émancipant d'un combat ancré principalement à ses débuts dans la lutte des classes et le syndicalisme, les années 1990 marquent ce que Tim Jordan nomme une rupture historique⁸ et voit se déployer « un militantisme politique populaire⁹ » construit sur la transgression, mais mû par des antagonismes et une multiplicité d'oppressions. Il est donc évident qu'il faut aujourd'hui parler, comme le fait Sophie Bérout, de « parcellisation des luttes sociales¹⁰ », par

⁶ Le propos général de cet article ainsi que l'analyse conduite est reprise de la thèse : Sophie Del Fa, « Ce que différer veut dire : absences, présences et processus de différenciation dans deux universités alternatives », thèse de doctorat en communication, Montréal, Université du Québec, 2019.

⁷ Alain Touraine, *Mouvements sociaux d'aujourd'hui : acteurs et analystes [colloque de Cerisy-la-Salle, 1979]*, Paris, Les Éditions ouvrières, coll. « Politique Sociale », 1982.

⁸ Tim Jordan, *S'engager ! Les nouveaux militants, activistes, agitateurs...*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Frontières », 2003.

⁹ *Ibid.*, p. 26.

¹⁰ Sophie Bérout, « Le renouveau des luttes : entre fragmentation et convergences anti-capitalistes », dans Paul Bouffartigue (dir.), *Le retour des classes sociales. Inégalités, dominations, conflits*, Paris, La Dispute, coll. « Mouvements de société », 2004, p. 239.

laquelle l'horizon révolutionnaire aurait été remplacé par un « radicalisme autolimité¹¹ » qui viserait à conquérir et à renforcer de nouveaux espaces de citoyenneté et non la prise de pouvoir en tant que telle. L'autrice décrit en trois points le paysage conflictuel émergeant au cours des années 2000 : 1) l'affaiblissement du mouvement ouvrier auquel se sont substitués de nouveaux acteurs protestataires ; 2) une constestation parcellisée et 3) des objectifs revendicatifs limités à l'obtention ou à la consolidation de droits démocratiques plutôt que d'une prise réelle de pouvoir et de changement de paradigme social. Ce constat se reflète dans le travail d'un groupe de chercheurs et chercheuses sur la tension entre action syndicale et groupes de travailleurs militants¹². De ces études, il faut retenir que l'anticapitalisme n'est plus un tout unifié, mais il est multiple et ouvre vers différents possibles. En témoignent aujourd'hui les luttes antiracistes, féministes et autochtones à visée décoloniale qui estiment que le capitalisme est le principal responsable de la non-considération des personnes dites subalternes¹³. L'anticapitalisme – parfois associé à l'altermondialisme¹⁴ – peut donc être vu comme un nœud duquel partent des luttes parcellisées et sans horizon uniforme.

En parallèle des mouvements anticapitalistes étudiés par la sociologie des mouvements sociaux, un pan émergeant, mais néanmoins important des études organisationnelles, s'intéresse aux organisations anticapitalistes. Ces dernières sont souvent

¹¹ *Ibid.*

¹² Sarah Abdelnour *et al.*, « Précarité et luttes collectives: renouvellement, refus de la délégation ou décalages d'expériences militantes ? », *Sociétés contemporaines*, vol. 74, n° 2, juillet 2009, p. 73-95.

¹³ Voir entre autres Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the Subaltern Speak? », dans Cary Nelson et Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, 1988, p. 271-313. Voir également les travaux de Bell Hooks, *Feminism Is for Everybody: Passionate Politics*, Cambridge, South End Press, 2000 ; ceux de Sara Ahmed, comme son ouvrage : Sara Ahmed, *Living a Feminist Life*, Durham, Duke University Press, 2017 ; ou encore ceux d'Angela Y. Davis, *Women, Race, & Class*, New York, Vintage, 1983.

¹⁴ Dominique Plihon, « L'altermondialisme, version moderne de l'anticapitalisme ? », *Actuel Marx*, vol. 44, n° 2, 2008, p. 31-40.

étudiées vis-à-vis des organisations dites alternatives¹⁵ et peuvent prendre différentes formes (groupes militants, coopératives, collectifs autogérés, entreprises d'économie sociale et solidaire) tout en préfigurant un futur post-capitaliste¹⁶. Par ailleurs, ces organisations sont difficiles à classer parce qu'elles n'ont pas les mêmes intentions quant aux moyens pour atteindre leur but (sortir du capitalisme), qu'elles ne partagent pas les mêmes positionnements politiques et qu'elles ne se situent pas toujours dans le même champ de critiques (c'est-à-dire qu'elles ne s'opposent pas toujours à la même chose). En ce sens, les organisations qui se disent anticapitalistes se rejoignent plus par leur ennemi commun (le capitalisme) que par un agenda commun. Les auteurs et autrices du *Dictionary of Alternatives* préconisent d'ailleurs de ne pas parler d'une organisation anticapitaliste comme d'une entité unique, mais plutôt comme d'un réseau décentralisé regroupant sous une même bannière des groupes, des mouvements et des collectifs multiples¹⁷. Dans le même ordre d'idées Paul Chatterton voit l'anticapitalisme comme une idée et une pratique qu'il est difficile de circonscrire et le définit comme une large variété de mouvements dont les racines sont aussi vieilles que le capitalisme lui-même et qui tentent de le remplacer par un autre système¹⁸. Il ne s'agit pas ici d'entrer dans les détails des agendas politiques et idéologiques des organisations

¹⁵ Martin Parker *et al.*, *The Routledge Companion to Alternative Organization*, Londres, Routledge, 2014 ; Martin Parker, Valérie Fournier et Patrick Reedy, *The Dictionary of Alternatives: Utopianism and Organization*, Londres, Zed Books, 2007.

¹⁶ Steffen Böhm, Ana Cecilia Dinerstein et André Spicer, « (Im)possibilities of Autonomy: Social Movements in and beyond Capital, the State and Development », *Social Movement Studies: Journal of Social*, vol. 9, n° 1, 2010, p. 17-32 ; J. K. Gibson-Graham, *The End of Capitalism? (As We Knew It): A Feminist Critique of Political Economy*, Minneapolis et Londres, University of Minnesota Press, 2006 ; Marianne Maeckelbergh, « Doing Is Believing: Prefiguration as Strategic Practice in the Alterglobalization Movement », *Social Movement Studies*, vol. 10, n° 1, 2011, p. 1-20.

¹⁷ Martin Parker, Valérie Fournier et Patrick Reedy, *The Dictionary of Alternatives: Utopianism & Organization*, Londres, Zed Books, 2007.

¹⁸ Paul Chatterton, « So What Does It Mean to Be Anti-Capitalist? Conversations with Activists from Urban Social Centres », *Urban Studies*, vol. 47, n° 6, 2010, p. 1205-1224.

anticapitalistes, mais notons que le spectre se compose de deux grands courants de pensée. D'un côté, les réformistes et de l'autre les radicaux. Les premiers luttent contre l'ère néolibérale du capitalisme et notamment contre la globalisation du capital et la privatisation. Ils ne proposent pas de nouvelles perspectives économiques, mais prônent une réforme qui reposerait sur la régulation du capitalisme en donnant un pouvoir renouvelé à la social-démocratie. Les radicaux, inspirés notamment par l'anarchisme, veulent déconstruire le capitalisme dans son ensemble. L'exemple le plus connu de ce courant est le mouvement Zapatiste, qui, en 1994, a fait se soulever les communautés autochtones mexicaines du Chiapas pour reprendre possession de territoires. D'ailleurs, le zapatisme est le chef de file du mouvement altermondialiste actif tout au long des années 1990 et 2000. Aujourd'hui, les conséquences du néolibéralisme, notamment sur les politiques d'austérité, ainsi que la prise de conscience accrue de l'urgence des changements climatiques ont démultiplié les formes d'anticapitalismes devenant des luttes « anti-néolibérales », « anti-austérité », « écologistes » et « anti-extractivistes », « anti-patriarcales », etc.¹⁹

En 2010, Paul Chatterton, qui considère l'anticapitalisme à partir des pratiques quotidiennes des activistes dans des centres sociaux urbains, fait le constat que l'anticapitalisme ne doit pas être réduit à un « anti », puisqu'il se réalise à la fois contre le capitalisme, mais aussi après lui (post-capitalisme) et « en » lui²⁰. Voir l'anticapitalisme comme étant intrinsèquement lié au capitalisme contre lequel il veut lutter ouvre la voie à de multiples études qui s'attardent sur cette dynamique paradoxale. Par

¹⁹ Diana M. Coryat, « Extractivism and Resistance: Media, Protest and Power in Ecuador », thèse de doctorat, Amherst, Université du Massachusetts, 2017 ; Kristian Gareau, « Pipeline Politics: Capitalism, Extractivism, and Resistance in Canada », mémoire de maîtrise, Montréal, Université Concordia, 2016 ; Derek Wall, « Luttes écologistes et anticapitalistes au Royaume-Uni », *EcoRev'*, vol. 48, n° 1, 2020, p. 75-85 ; Anna J. Willow, « Indigenous ExtrACTIVISM in Boreal Canada: Colonial Legacies, Contemporary Struggles and Sovereign Futures », *Humanities*, vol. 5, n° 3, 2016, p. 55.

²⁰ Paul Chatterton, *op. cit.*

exemple, Steffen Böhm, Ana Cecilia Dinnerstein et André Spicer²¹ parlent d'(im)possibilité des alternatives anticapitalistes qui évoluent toujours dans/avec/contre le capitalisme contre lequel elles se battent. La littérature en vient alors à décortiquer les manières dont ces alternatives antisystèmes préfigurent le futur²² ou encore comment elles produisent des variations dans une variété de capitalismes puisqu'elles sont hautement paradoxales et ne peuvent faire complètement fi de ce contre quoi elles s'opposent et *réintègrent toujours dans leurs* fonctionnements des mécanismes hégémoniques²³. En somme, ces deux pans de la littérature – le premier se situant en sociologie et le deuxième en études organisationnelles – mettent tous deux en lumière les dimensions complexes et paradoxales de l'anticapitalisme ancré dans une histoire au long cours et dans des reconfigurations perpétuelles.

Communication et anticapitalisme

En communication, plusieurs autrices et auteurs se sont intéressés aux liens entre processus communicationnels et anticapitalisme. Une majorité de ces travaux scrutent l'utilisation des médias sociaux numériques dans la participation collective afin de comprendre leurs usages militants²⁴. Ces recherches révèlent notamment la dimension affective des médias sociaux qui permettent la constitution de « communautés *pré-politiques*²⁵ » qui tendent à encourager l'action concrète. De même, militer via

²¹ Steffen Böhm, Ana Cecilia Dinnerstein et André Spicer, *op. cit.*

²² Marianne Maeckelbergh, *op. cit.*

²³ J. K. Gibson-Graham, *op. cit.*

²⁴ Éric George, « Les usages militants d'Internet : vers un espace public transnational ? », *Communication*, vol. 22, n° 2, 2003, p. 99-124 ; Fabien Granjon, « Résistances en ligne : mobilisation, émotion, identité », *Variations, Revue internationale de théorie critique*, n° 20, 2017, <http://journals.openedition.org/variations/819> ; Brian G. Smith, Arunima Krishna et Reham Al-Sinan, « Beyond Slacktivism : Examining the Entanglement between Social Media Engagement, Empowerment, and Participation in Activism », *International Journal of Strategic Communication*, vol. 13, n° 3, 2019, p. 182-196.

²⁵ Fabien Granjon, *op. cit.*, p. 8.

internet renforce une construction identitaire qui favorise la production de soi, accentuant aussi les ressorts motivationnels de la lutte²⁶. Fabien Granjon conclut d'ailleurs qu' : « [i]nternet tend à redéfinir à la marge, mais aussi de plus en plus centralement, les frontières de l'action collective et la nature des modes de résistance et de contestation²⁷ ». Plus tôt, Éric George s'est penché sur l'importance d'internet dans le développement d'ATTAC France. Il a analysé les dimensions internationales du site internet pour étudier les processus de production des informations et le contenu ainsi que les échanges sur une liste de discussion francophone ATTAC-Talk. Ces observations amènent George à remettre en question l'internet comme un espace public transnational puisque l'accès et l'appropriation sont différents selon les pays et surtout inégalitaires²⁸. Cependant, depuis cette recherche, les réseaux sociaux numériques se sont adaptés et ces derniers sont devenus (et sont plus que jamais) des acteurs centraux de plusieurs soulèvements et mouvements (pensons au Printemps Arabe souvent décrit comme étant la « Révolution Facebook²⁹ », ou encore la vague de dénonciation d'agressions sexuelles sur Instagram en cet été 2020).

Outre ces recherches menées en France, le mouvement *Occupy Wall Street* aux États-Unis survenu en 2011, a fait l'objet d'une multitude de travaux, eux aussi consacrés à l'utilisation des réseaux sociaux³⁰. Dans le même ordre d'idées, plusieurs chercheuses et chercheurs s'intéressent à la dimension numérique des luttes sociales mettant en exergue l'importance des *hashtags* dans l'émancipation des luttes féministes³¹.

²⁶ Julie Denouël, Fabien Granjon et Aurélie Aubert, *Médias numériques et participation. Entre engagement citoyen et production de soi*, Paris, Mare & Martin, coll. « MediaCritic », 2014.

²⁷ Fabien Granjon, *op. cit.*, p. 14.

²⁸ Éric George, *op. cit.*

²⁹ Jodi Dean, *Crowds and Party, Brooklyn*, Verso, 2016.

³⁰ Voir par exemple Clare Saunders, « Using Social Network Analysis to Explore Social Movements: A Relational Approach », *Social Movement Studies*, vol. 6, n° 3, 2007, p. 227-243.

³¹ Penny Griffin, « #MeToo, White Feminism and Taking Everyday Politics Seriously in the Global Political Economy », *Australian Journal of Political Science*, vol. 54, n° 4, 2019, p. 556-572 ; Osnat Roth-Cohen, Vered Ne'eman-

Au-delà de l'utilisation des médias sociaux numériques, Julie Denouël et Fabien Granjon s'intéressent depuis 2015 à ce qu'elle et il appellent « l'espace autre » qu'est l'Estam' dans la petite ville occitane d'Uzeste en France³². Les deux ouvrages révèlent les fonctionnements multiples et complexes d'une hétérotopie et aussi de « l'intranquillité » qui s'y joue. En effet, cet espace se compose de différents milieux « anti » qui, à travers l'art, tendent de « rendre contre³³ » et de créer des relations différentes et des lieux alternatifs pour de nouvelles individuations. Ce sont les processus de confrontation comme producteurs de politiques de l'individuation qui intéressent l'équipe de recherche en mêlant une forme d'écriture poétique et des auteurs comme Michel Foucault, Édouard Glissant et Theodor W. Adorno. Sans rien enlever à cette démarche inspirante et nécessaire, il n'en reste pas moins qu'elle s'éloigne par endroit de la communication, fermant les yeux sur les dynamiques communicationnelles à l'œuvre dans ces espaces. Ainsi, dans cette discipline, l'anticapitalisme est étudié via le prisme des médias sociaux numériques ou par des approches sociologiques qui manquent justement de faire ressortir les processus communicationnels à l'œuvre. Chose que l'approche constitutive que nous mobilisons ici propose de faire en prenant pour unité d'analyse les interactions et ce-qui-est-en-train-de-se-faire par et à travers la communication.

Haviv et Hagit Bonny-Noach, « #MeToo Empowerment Through Media: A New Multiple Model for Predicting Attitudes Toward Media Campaigns », *International Journal of Communication*, vol. 13, 2019, p. 5427-5443.

³² Julie Denouël et Fabien Granjon, *Uzeste. Politiques d'UZ. Critique en étendue*, tome 2, Rennes, Éditions du Commun, 2019, p. 265.

³³ Bernard Lubat, « L'art rend contre », dans Julie Denouël et Fabien Granjon (dir.), *Politiques d'UZ. Vivacités critiques du réel*, Rennes, Éditions du Commun, 2018, p. 139-144.

Approche constitutive et anticapitalisme

Notre travail publié récemment³⁴, en mobilisant le concept de différence de Derrida³⁵, entame une réflexion constitutive sur l'alternatif en montrant que les organisations alternatives font avec ce contre quoi elles s'opposent et se réalisent à travers l'absence et la présence de ce « contre » dans leur existence différente. C'est dans la continuité de cette démarche que nous avons envisagé cet article en explorant la manière dont l'anticapitalisme s'effectue à partir de l'approche constitutive de la communication. Mobiliser cette approche enrichit les études sur les organisations anticapitalistes pour explorer l'anticapitalisme en-train-de-se-faire par les pratiques communicationnelles. La prémisses principale de cette approche (notamment celle développée par l'École de Montréal³⁶) est la suivante : la communication est constitutive des organisations. En effet, ces dernières émergent et s'organisent à partir de et par l'interaction d'actrices et d'acteurs multiples à ontologies variables (c'est-à-dire qui peuvent être à la fois humains et non humains). Dans cette perspective, la communication n'est pas seulement un média, c'est-à-dire qu'elle n'est pas entre les choses comme porteuse d'un message à transmettre. Au contraire, elle est principielle : elle est ce par quoi une certaine forme organisationnelle émerge. Autrement dit, la communication est organisante. De plus, disposant d'une fonction relationnelle,

³⁴ Sophie Del Fa et Consuelo Vásquez, *op. cit.*

³⁵ Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1972.

³⁶ Voir notamment Nicolas Bencherki, « L'ethnométhodologie et l'École de Montréal », dans Hélène Bourdeloie et David Douyère (dir.), *Méthodes de recherche sur l'information et la communication. Regards croisés*, Paris, Éditions Mare & Martin, coll. « MediaCritic », 2014, p. 141-166 ; Karen Lee Ashcraft, Timothy Kuhn et François Cooren, « Constitutional Amendments: "Materializing" Organizational Communication », *The Academy of Management Annals*, vol. 3, n° 1, 2009, p. 1-64 ; Boris H. J. M. Brummans *et al.*, « Approaches to the Communicative Constitution of Organizations », dans Linda L. Putnam et Dennis K. Mumby (dir.), *The Sage Handbook of Organizational Communication: Advances in Theory, Research and Methods*, 3^e édition, Thousand Oaks, Sage, 2014, p. 173-194 ; James R. Taylor *et al.*, « The Communicational Basis of Organization: Between the Conversation and the Text », *Communication Theory*, vol. 6, n° 1, 1996, p. 1-39.

elle met en relation des entités sur une scène dite communicationnelle où des actions donnent forme à une organisation vue comme un arrangement et une disposition. À un certain moment, dans un espace donné, telle(s) chose(s) est(sont) agencée(s) de telle(s) manière(s) par leurs interactions. L'ACC saisit donc les agencements et les dispositions du monde en mettant l'accent sur la mise en relation par la communication³⁷. En outre, l'approche déplie la manière dont les phénomènes s'organisent, et ce, en considérant une organisation comme un assemblage et un réassemblage continu de différents actrices et acteurs (humains, objets, animaux, discours, lieux, valeurs, phénomènes physiques, etc.).

De plus, selon François Cooren, exister communicationnellement, c'est être *in medias res*, c'est-à-dire « toujours déjà au milieu de ce qui existe³⁸ ». Définir les phénomènes comme étant produits communicationnellement implique de s'intéresser à la façon dont ils émergent. En fait, pour que les choses viennent à exister, elles doivent être matérialisées, et ce, à différents degrés. En outre que cela soit de manière immatérielle (à travers un discours) ou de manière matérielle (en mobilisant un document tangible), il y a toujours matérialisation des choses dans un événement communicationnel. Elles sont matérialisées, c'est-à-dire qu'elles vont passer par des passeurs (humains ou non humains) pour exister. Dans cette perspective, la matérialisation s'assimile à « l'incarnation³⁹ » ou encore à la « médiatisation⁴⁰ ». La forme de communication la plus évidente quand on parle de matérialisation des relations s'effectue à travers la parole par laquelle on « ventriloquise⁴¹ »,

³⁷ Karen Lee Ashcraft, Timothy Kuhn et François Cooren, *op. cit.*

³⁸ François Cooren, « In Medias Res: Communication, Existence, and Materiality », *Communication Research and Practice*, vol. 1, n° 4, 2015, p. 307.

³⁹ Boris H. J. M. Brummans et François Cooren, « Communication as Incarnation », *Communication and Critical/Cultural Studies*, vol. 8, n° 2, 2011, p. 187.

⁴⁰ François Cooren, « Materializing Communication: Making the Case for a Relational Ontology », *Journal of Communication*, vol. 68, n° 2, 2018, p. 278-288.

⁴¹ François Cooren, « Pragmatism as Ventriloquism: Creating a Dialogue Among Seven Traditions in the Study of Communication », *Language Under Discussion*, vol. 2, n° 1, 2014, p. 1-26 ; François Cooren *et al.*, « Communication as Ventriloquism: A Grounded-in-Action Approach to the Study of

c'est-à-dire que l'on fait dire ou faire à d'autres actrices ou acteurs de la scène des choses et par là on les fait exister, en même temps que ces choses « nous font parler ». La ventriloquie est une des formes d'incarnation de la communication qui peut aussi s'effectuer par l'espace⁴² ou par des totems⁴³. En d'autres mots, la communication est la matérialisation des relations à travers une entité humaine ou non humaine⁴⁴.

L'intérêt d'une telle conception de la communication est sa relationnalité dans le sens où elle ne renvoie pas seulement aux personnes qui parlent ou qui écrivent, mais c'est aussi, plus généralement, une question de liens, de connexions, de relations établies entre plusieurs êtres, peu importe leur statut ontologique : « La communication doit donc être conçue comme une pratique relationnelle, c'est-à-dire une pratique par laquelle plusieurs êtres sont liés les uns autres à travers d'autres êtres qui agissent comme leurs intermédiaires/voix/représentants⁴⁵ ». Par ailleurs, peu d'autrices et d'auteurs travaillent la relation entre communication et capitalisme dans une approche constitutive. Dennis Mumby, le pionnier en la matière, parle de la communication qui constitue le capital (CCC)⁴⁶. Il estime que le *branding* est une manifestation du capitalisme communicationnel élaboré par Jodi Dean⁴⁷, qui désigne l'ère du capitalisme dans laquelle l'information, en tant que message circulant, n'a de valeur que

Organizational Tensions », *Communication Monographs*, vol. 80, n° 3, 2013, p. 255-277.

⁴² Consuelo Vásquez, « A Spatial Grammar of Organising: Studying the Communicative Constitution of Organisational Spaces », *Communication Research and Practice*, vol. 2, n° 3, 2016, p. 351-377.

⁴³ Boris H. J. M. Brummans et François Cooren, *op. cit.*

⁴⁴ François Cooren, « Materializing Communication », *op. cit.*

⁴⁵ Timothy Kuhn, Karen L. Ashcraft et François Cooren, *The Work of Communication. Relational Perspectives on Working and Organizing in Contemporary Capitalism*, Londres (Royaume-Uni), Routledge, 2017, p. 72. Notre traduction.

⁴⁶ Dennis Mumby, « Communication Constitutes Capital », *op. cit.*; Dennis K. Mumby, « Organizing Beyond Organization: Branding, Discourse, and Communicative Capitalism », *Organization*, vol. 23, n° 6, 2016, p. 884-907.

⁴⁷ Jodi Dean, *Democracy and Other Neoliberal Fantasies: Communicative Capitalism and Left Politics*, Durham, Duke University Press, 2009.

marchande et dont la finalité ultime est justement de circuler le plus rapidement et le plus largement possible. Le capitalisme communicationnel définit alors l'ère capitaliste actuelle où le contenu du message, les réceptrices et récepteurs et les énonciatrices et énonciateurs n'ont plus d'importance. Seule compte la circulation marchande d'une grande quantité d'informations. Reprenant ces prémisses, l'argument de Dennis Mumby vise à montrer que le capitalisme s'organise et organise communicationnellement dans, par et à travers la marque, c'est-à-dire la mise en représentation des produits et de soi. Vue comme cela, la communication est donc constitutive du capitalisme : elle le fait émerger et exister et elle l'organise à travers différentes stratégies et mécanismes de mise en scène de soi. Pour lier cet argument à l'organisation, Dennis Mumby ancre sa réflexion dans le néo-marxisme, révisant la relation travail-capital à la lumière de l'ère de l'information et de la consommation dans laquelle notre existence serait grandement médiée par les réseaux sociaux numériques.

Avec l'ambition de consacrer une approche constitutive de la communication et du capitalisme, l'ouvrage de Timothy Kuhn, Karen L. Ashcraft et François Cooren invite à penser le capitalisme ni comme une figure en arrière-plan ni comme une force externe instigatrice de formes d'organisations particulières, mais comme un participant intrinsèquement lié aux pratiques dites socioéconomiques (notamment le travail)⁴⁸. Autrement dit, le capitalisme est constitutif de ces pratiques. Ainsi, d'un côté, Dennis Mumby, avance que le capitalisme s'organise et organise communicationnellement et, d'un autre côté, Timothy Kuhn, sa co-auteurice et son co-auteur estiment que le capitalisme organise les pratiques et les actions, donc la communication. Dans les deux cas, « faire "le" capitalisme est communication⁴⁹ ». Néanmoins, se focalisant sur le capitalisme, ces quelques autrices et auteurs évitent la question de l'anticapitalisme. En effet, ce dernier reste un point aveugle de l'ACC qui focalise l'attention

⁴⁸ Timothy Kuhn, Karen L. Ashcraft et François Cooren, *op. cit.*

⁴⁹ *Ibid.*, p. 28.

plutôt sur des effets d'autorité et de domination plutôt que sur des résistances et des devenirs autres. La question pendante de la constitution du capitalisme est alors celle de la constitution de l'anticapitalisme qui permet d'aller scruter les manières dont des collectifs et des individus s'opposent à ce système. Si le capitalisme est communication, comme l'affirment les collègues⁵⁰, il en va de même pour l'anticapitalisme. Nous proposons alors une approche constitutive pour saisir ce dernier à travers l'étude d'un organisme d'éducation populaire.

L'UPop Montréal, éducation populaire et anticapitalisme : méthode.

L'UPop Montréal

Née en 2010, l'UPop est une université populaire qui propose des cours gratuits dans les bars, les cafés et les librairies à Montréal. Le comité de bénévoles est composé de sept membres au moment de l'étude (de 2015 à 2017). Son fonctionnement est horizontal, voire anarchiste (selon leurs dires). Les sessions de cours s'échelonnent de mi-septembre à mi-décembre puis de février à fin avril/début mai. Une session est constituée de différents cours se déclinant en plusieurs séances (de trois à cinq en général). Pour marquer le début de chaque session, le comité organise un lancement pendant lequel les personnes enseignantes présentent le contenu de leurs séances en deux minutes. Le lancement est également l'occasion, en deuxième heure, d'inviter une personnalité ou les membres d'un organisme partenaire afin de discuter d'enjeux d'actualité (en général il s'agit d'autrices ou d'auteurs dont la publication de l'ouvrage coïncide avec la date du lancement et qui se positionnent dans la nébuleuse de la gauche montréalaise ou québécoise). L'UPop s'inspire des universités populaires du XIX^e siècle, créées pour éduquer les ouvriers des usines, mais aussi les militantes et militants qui souhaitaient s'organiser et s'instruire contre l'exploitation patronale⁵¹. Elle a donc une

⁵⁰ *Ibid.*, p. 28.

⁵¹ Philippe Corcuff, « Universités populaires alternatives en France : un autre modèle est-il possible ? », *À bâbord !*, Dossier, L'université entre déclin et

volonté de démocratisation du savoir pour s'émanciper des universités traditionnelles, mais aussi pour fournir des discours différents de ceux entendus dans les médias. L'UPop Montréal est née de la fusion entre Les Nuits de la Philosophie (un évènement de 24h proposant des conférences philosophiques) et une université populaire qui s'était créée à l'Université du Québec à Montréal au cours des grèves étudiantes de 2007. De cette fusion est né cet organisme qui fête en 2020 ses 10 ans d'existence et qui se consacre à la pensée critique et engagée.

Nous avons réalisé une ethnographie en 2015 puis en 2017 et avons observé trois sessions de cours (session hiver 2015, hiver 2017 et automne 2017). Une séance de cours consiste en une heure de présentation du professeure ou professeur, 15 minutes de pause et une autre heure consacrée à la discussion et aux questions. À chaque début de séance, un membre du comité de l'UPop introduit la soirée en présentant l'organisme et en encourageant les personnes présentes à contribuer monétairement. Côté finances, l'UPop ne reçoit quasiment pas d'argent. Les membres n'ayant pas le temps de s'en occuper, ils ont abandonné l'idée de faire les demandes de subventions et reçoivent seulement des dons ou des subventions ponctuelles (de la part des syndicats, des arrondissements de la ville ou des députés). En revanche, la « méthode du chapeau » fonctionne bien. En 2017, le comité a récolté ainsi plus de 2 600 \$ en dons. Cela leur permet de gérer des menues dépenses comme la location de la salle pour les lancements, l'impression du dépliant et éventuellement des frais afférents à certains cours. Par ailleurs, une session de l'UPop ne coûte pratiquement rien puisque les lieux sont mis à leur disposition gratuitement.

Quant au façonnage des cours, l'UPop fonctionne sur propositions : tout un chacun et chacune peut proposer, via le site Web, un cours. Les membres lisent attentivement les propositions en réunion et sélectionnent les plus intéressantes, les plus structurées et souvent les plus engagées. Le comité privilégie, en effet, les cours à teneur sociale, politique et scientifique et met un point

d'honneur sur l'esprit critique et la remise en question du système. L'organisme nous intéresse parce qu'il se présente comme étant ouvertement anticapitaliste (puisant ses racines dans l'éducation populaire européenne comme cela a été mentionné). De plus, il ne cache pas son engagement critique via des partenariats avec des maisons d'édition situées à gauche et des OBNL (Organisations à but non lucratif), elles aussi engagées politiquement.

Corpus et méthode d'analyse

De 2015 à 2017, nous avons effectué les observations de trois soirées de lancement (le 5 février 2015; le 1^{er} février 2017 et le 12 septembre 2017) ; l'observation et l'enregistrement audio de six réunions (22 février 2015 ; 9 janvier 2017 ; 19 mai 2017 ; 8 août 2017 ; 8 septembre 2017 et 13 décembre 2017) et l'observation d'une rencontre le 31 août 2017 avec une personne d'une coopérative de travail qui œuvre dans les domaines de la production, de la formation et de la diffusion en cinéma documentaire pour discuter des possibilités de financement. De plus, nous avons réalisé et enregistré 22 entrevues : avec les membres du comité (neuf personnes dont une que nous avons interviewée à deux reprises) ; trois personnes enseignantes (dont un couple) ; sept étudiantes (dont un couple également) et deux fondatrices. À cela, s'ajoutent la tenue hebdomadaire d'un journal de bord et la prise de photographies.

Le travail empirique s'inspire des stratégies ethnographiques décrites par Sierk Ybema, Dvora Yanow, Harry Wels et Frans H. Kamsteeg⁵² ainsi que sur les propositions de George E. Marcus sur l'ethnographie multi-sites qui ne se contente pas d'appréhender le système comme étant extérieur⁵³. Au contraire, il le prend en compte comme étant intégré dans le site lui-même. Notre étude ne se limite donc pas à suivre les six éléments que George E. Marcus élabore (les personnes, les choses, les métaphores, les histoires/

⁵² Sierk Ybema *et al.*, *Organizational Ethnography. Studying the Complexities of Everyday Life*, Londres, Sage, 2009.

⁵³ George E. Marcus, « What Is at Stake – and Is Not – in the Idea and Practice of Multi-Sited Ethnography », *Canberra Anthropology*, vol. 22, n° 2, 2010, p. 6-14.

allégories/scénarios, les biographies et les conflits) ; mais, au gré des observations, nous avons suivi la façon dont l'anticapitalisme est incarné, mobilisé, cultivé, représenté à travers les individus, les choses, les métaphores, les histoires, les biographies, les conflits, et aussi d'autres éléments qui apparaissent au fil du terrain, comme les discours et les événements. L'ethnographie réalisée s'apparente à ce que John Law désigne comme « un assemblage méthodologique⁵⁴ » pour lequel la méthode est un processus de création et d'enaction de relations qui génèrent de la présence, de l'absence et de l'altérité. Concrètement, nous avons procédé en deux temps. Tout d'abord, nous avons mis en évidence les éléments qui comptent dans l'anticapitalisme de l'UPop. C'est-à-dire que nous nous sommes focalisées sur les valeurs, les discours, les caractéristiques qui font de cet organisme une alternative anticapitaliste. À partir de la mise en évidence de ce qui compte, nous nous sommes posé une deuxième question : comment ces choses comptent-elles ? Ces deux niveaux de question : le « qu'est-ce que » et le « comment » ont permis de déplier l'anticapitalisme de l'organisme pour comprendre comment les membres font l'anticapitalisme à travers leurs pratiques communicationnelles.

Ce qu'être anticapitaliste veut dire

« Il faut pognier le diable par les cornes »

Puisque l'UPop se définit comme étant anticapitaliste, la question qui se pose d'un point de vue constitutif est la suivante : comment la communication organise-t-elle l'anticapitalisme de l'UPop ? Autrement dit, comment ce positionnement idéologique se fait communicationnellement ? Pour répondre à ces interrogations seront décortiqués les éléments qui constituent l'anticapitalisme. Pour commencer, c'est particulièrement lors des soirées de lancement de sessions que le positionnement de l'UPop s'exprime le plus clairement avec une pointe d'ironie et d'autodérision.

⁵⁴ John Law, *After Method: Mess in Social Science Research*, New York, Routledge, 2004, p. 85.

Journal de bord, Soirée de lancement 2 février 2015

1. Je passe la porte du Bar Populaire sur le boulevard Saint-Laurent :
2. j'entre dans l'UPop Montréal. Le brouhaha du bar me happe, les
3. gens discutent, un verre de bière à la main. Je suis dans l'UPop
4. Montréal. À l'entrée, une dame [Éloïse] m'accueille avec le sourire, elle
5. me propose le programme, un joli pamphlet vert pomme. J'y lis « 5 ans
6. à se coucher moins cave » ; j'y vois au centre deux livres l'un sur
7. l'autre coupés comme des parts de gâteaux avec un crayon mine
8. représentant une bougie : métaphore, métaphore. La dame me
9. propose aussi d'inscrire mon adresse courriel sur la liste d'envoi pour
10. recevoir les nouvelles. Je m'y inscris. Je m'installe. L'ambiance est
11. conviviale, les gens se font la bise, ils se connaissent. J'entends
12. beaucoup « UPop », « UPop », « UPop », le mot résonne, les gens
13. rient. Suis-je vraiment dans une université ? 2 pamphlets, un sur la
14. programmation générale, un autre sur le cours « Austère à s'en rendre
15. malade » ; je parcours rapidement les pamphlets, je lis : « À travers ces
16. 5 séances, les présentateurs mettront en lumière les principaux liens
17. entre l'économie, le néolibéralisme et le système de santé. L'impact
18. de la pensée néolibérale sur les systèmes de santé du Québec et
19. d'ailleurs sera exploré sous différents angles, ainsi que la façon dont
20. les politiques d'austérité affectent la santé des citoyens ». Je suis
21. interrompue dans ma lecture par un jeune homme [Édouard] qui
22. ouvre la soirée. Je note ce qu'il dit dans mon carnet de bord :
23. l'UPop, c'est « sortir la connaissance des lieux dont on a l'habitude
24. [...] en 5 ans, il y a eu plus de 55 cours en 281 séances, 125 intervenants
25. dans 20 lieux et on compte plus de 9 000 participants, rien ne dit
26. que c'étaient 9 000 participants différents, mais c'est bien pareil ».
27. L'assemblée rit, applaudit, exprime sa joie. « Nos valeurs sont le
28. partage de la connaissance, l'esprit critique et le rassemblement ».
29. Tout cela, je le sais déjà grâce au site Internet. Jusqu'ici tout va
30. bien. Puis, trois auteurs, venus présenter leurs livres édités par Lux
31. Édition, partenaire de l'UPop, prennent la parole et les intervenants
32. s'enchaînent. À partir de là, j'entends et je note en vrac : « il faut
33. contribuer, et faire changer les mentalités », « L'UPop, c'est aussi une
34. critique de la société pour penser des modèles socioéconomiques
35. différents », « moi, je suis pour un système alternatif démocratique,
36. sans monnaie », « je suis de gauche radicale, oui. Anarchiste même ! »
37. « il faut pognier le diable par les cornes », il faut « démystifier », « ces
38. dogmes néolibéraux qui nous font avaler des couleuvres » et les diatribes
39. s'amplifient : je note encore plus vite : « néolibéralisme triomphant »,
40. « austérité va nous rendre malades », « désarticuler le discours »,

41. « impact dans nos vies », « infiniment con ». Le public applaudit
 42. lorsque les intervenants parlent d'esprit critique et d'engagement.
 43. Ils renvoient à Siriza et citent Illich : « L'école est l'agence de publicité
 44. qui nous fait croire que nous avons besoin de la société telle qu'elle
 45. est⁵⁵ ». Le discours politique engagé contre le néolibéralisme et
 46. le super-capital est partout.

Le discours d'Édouard rappelle ceux de manifestations ou de rassemblements de groupes altermondialistes ou activistes. Relevons les propos engagés vers un nouveau modèle de société et un changement radical de nos façons de vivre et de faire de la politique : « contribuer et faire changer les mentalités » (ligne 33) ; « penser des modèles socioéconomiques différents » (lignes 33 et 34) ; « un système alternatif démocratique sans monnaie » (lignes 35 et 36) ; « de gauche radicale. Anarchiste » (ligne 36) ; « pogner le diable par les cornes » (ligne 37), etc. Ces bribes de phrases témoignent des positionnements radicaux qui posent l'UPop comme étant engagée contre le système dans lequel on vit. La virulence des propos atteint son paroxysme à partir de la ligne 37 : « il faut pogner le diable par les cornes », il faut « démystifier », « ces dogmes néolibéraux qui nous font avaler des couleuvres », contre le « néolibéralisme triomphant », « austérité va nous rendre malades », « désarticuler le discours », « impact dans nos vies », « infiniment con ». Ce contre quoi il faut se battre est nommé clairement : le néolibéralisme qui impacte nos vies. L'UPop existe pour le contrer, lui tout particulièrement. Mais ce n'est pas la seule chose qu'il faut combattre, il y a « l'école » aussi, perçue comme un instrument du système (ligne 43). Le positionnement « anti » est dirigé vers le néolibéralisme et vers les institutions par lesquelles ce dernier assoit et diffuse son pouvoir néfaste. Le vocabulaire employé est partisan et relève du champ lexical du combat, de la lutte à mener. Par ailleurs, le ton belliqueux utilisé par Édouard est ponctué par une hyperbole provocatrice et ironique : la blague (que nous découvrirons comme étant récurrente) « du grand laser qui va détruire le capitalisme » :

⁵⁵ Cette phrase citée par un des intervenants est tirée de l'ouvrage suivant : Ivan Illich, *Une société sans école*, trad. de l'allemand par Gérard Durand, Paris, Seuil, 1971, p. 185.

Le plus gros combat, c'est de nous faire connaître, que les gens parlent de nous. La publicité, ça coute une fortune, on en fait de temps en temps quand on réussit à avoir des petites bourses ou montants. Prenez des dépliants, déposez-les ! ça donnera un coup de main incroyable et ça permettra à l'UPop de devenir quelque chose qui va nous enrichir et acheter des bateaux... NON! [Rires] qui va nous permettre de détruire le capitalisme » [OUHHHH! Applaudissements] (lancement du 1^{er} février 2017).

La même verve destructrice (ironique) revient dans un entretien d'un des membres du comité pour une vidéo réalisée par des étudiantes et étudiants d'une école de commerce sur les initiatives d'innovations sociales :

Il faut que le monde développe leur esprit critique et ait des connaissances sur la société, on essaie d'amasser aussi des sous à la fin pour accumuler des dépliants et construire notre grand laser qui va détruire le capitalisme. Ça, c'est notre but à long terme, si tu veux vraiment le savoir. C'est un système injuste marqué par l'inégalité. Si les gens commencent à penser par eux-mêmes et, en plus, à dire ce qu'ils pensent, alors, là, le roi est nu ; on le sait que le roi est nu, mais il n'y a pas assez de gens qui le savent que le roi est nu ; donc il faut... Nous, on essaye de fournir aux gens des jumelles pour voir que le roi est nu (entrevue datant de 2017).

Le « grand laser qui va détruire le capitalisme » est un détachement ironique et hyperbolique pour renforcer la dimension « anti » de l'organisation. D'ailleurs, Marc (étudiant et professeur) l'évoquera au début d'un cours pendant qu'un membre du comité fait son laïus et indique que les étudiants peuvent contribuer à l'UPop. Marc s'y est exclamé : « c'est pour détruire le capitalisme ». Donc dans les sorties publiques de l'UPop, « l'anti » se déploie par la mise à distance d'ennemis : l'école, les médias, les gouvernements (absence de démocratie et l'austérité économique qu'ils imposent). Ces éléments sont les diables à combattre pour changer la société. Ainsi, entre discours partisans, positionnements d'ennemis, esprit belliqueux (voire destructeur) l'UPop se révèle être un organisme militant et radical. Et c'est à travers la répétition et la réitération de ces discours que l'anticapitalisme se déploie comme définissant l'UPop.

Par ailleurs, l'ironie catalysée dans la blague récurrente du « grand laser » tend à provoquer une sorte d'autodérision, voire une distance avec le positionnement idéologique de l'UPop : blague qui se retrouve dans le rapport à l'argent de l'organisme.

« On va l'avoir notre île Grecque ! »

L'argent a une place ambiguë dans l'organisme, étant à la fois primordial pour exister, mais aussi souvent le représentant par excellence de ce contre quoi on se bat quand on se dit anticapitaliste. L'UPop entretient une relation amour/haine avec l'argent qui se décline en trois dynamiques. 1) Elle veut de l'argent et en a besoin pour pouvoir développer ses activités ; 2) mais elle le critique puisqu'elle se positionne fondamentalement contre les « riches » ; et, 3) en fin de compte, l'UPop est pauvre et se plaint de l'être. L'argent est évoqué lors des rencontres du comité qui discute des demandes de subventions à rédiger, des aides obtenues ou des opportunités de financement à saisir (via des collaborations, des dons, etc.). Une blague récurrente dans la continuité de celle du grand laser rythme les discussions lorsqu'il s'agit d'argent : l'île Grecque que le comité pourrait s'acheter avec le pécule amassé. Le 9 janvier 2017, il se réunit pour organiser la session d'hiver et pour faire le bilan de la session d'automne 2016 ; à un moment donné, Édouard demande à Bernard s'il a reçu le montant de 500 \$ promis par la ville :

Édouard : On a tu les sous Bernard ?

Bernard : Ah oui, on les a reçus, oui.

Édouard : Héhé ! *On va l'avoir notre île Grecque !*

Quelques mois plus tard, le 8 septembre 2017, alors que le comité prépare la session d'automne 2017, cette blague revient :

Bernard : [À Édouard] J'ai un gros chèque à te donner de [nom de la maison d'édition⁵⁶]...

Édouard : C'était quoi donc le deal, là, je me rappelle plus ?

⁵⁶ La maison d'édition en question est une maison engagée publiant surtout des essais politiques et philosophiques de gauche.

- Bernard : Ah ! je vais vous dire ça. Attends, il y a des conditions, là !
- Édouard : Il y a des conditions. [Rires]
- Alex : Il y a des conditions ?!
- Éloïse : Ça, c'est [nom de la maison d'édition] ?
- Alex : On n'achète pas des billets tout de suite *pour notre voyage* ?!!!
- Édouard : Beh, moi, je m'en allais tout de suite m'épargner ça pour *mon speed boat*, mais, ça, ça a l'air de... [Rires]
- Éloïse : [Sur notre *île Grecque* peut-être !!!
- Édouard : Ça a l'air qu'on n'ira pas loin... !!!
- Éloïse : Ah, on n'ira pas loin...
- Alex : Baaah, ça ne sera pas un *speed boat*, ça sera un quai flottant, qu'est-ce que tu veux ! [Rires]
- Édouard : Ooooooh. Faut ramer là, jusque dans l'Adriatique, ça va être long. [Rires]
- Alex : Ah oui. Beh, écoute, c'est ça ! C'est soit l'argent ou soit le temps ! Nous on a du temps ! [.]

Dans cet extrait, Bernard évoque l'existence d'un chèque d'une maison d'édition. Alors qu'il n'a rien annoncé, plusieurs spéculent sur le montant et estiment à la blague qu'il ne sera pas suffisant pour s'acheter leur *speed boat* pour se rendre sur leur fameuse île grecque. Alex d'ailleurs pense bien qu'ils ne pourront s'acheter qu'un quai flottant.

La répétition de la blague de l'île grecque, du *speed boat* et du voyage dans l'Adriatique est révélatrice de la relation UPop/argent. En effet, la dimension anticapitaliste de l'UPop apparaît comme étant antinomique avec l'achat d'un bateau. « L'achat de bateaux » et « la destruction du capitalisme » sont hyperboliques et désignent deux pôles : d'un côté, le luxe, les dépenses démesurées (ce contre quoi l'UPop se bat) et, de l'autre côté, la destruction du système capitaliste. Le thème de l'argent est un moyen pour l'UPop de réaffirmer son positionnement politique envers l'argent. En effet, ce dernier est tantôt tourné en dérision

et tantôt diabolisé (« l'argent c'est le mal »). À travers la réitération de ce scénario improbable (le comité voyageant en *speed boat* jusqu'à une île en Grèce avec l'argent de l'UPop), les membres dévoilent leur positionnement idéologique puisqu'en filigrane ils critiquent et rejettent le modèle favorisant l'utilisation de l'argent pour de telles dépenses. Cependant, il apparaît aussi que l'argent est ce dont manque l'UPop, ce qu'ils n'ont pas et ce que le comité choisit consciencieusement pour rester en accord avec ses valeurs. En effet, lors de la première réunion à laquelle a assisté Alex le 19 mai 2017 en tant que nouveau membre de l'UPop, le comité a fait un tour de table afin que tout le monde se présente. Il s'avère que tous travaillent dans le milieu intellectuel ou artistique (vulgarisation scientifique, traduction, édition, théâtre, cinéma). Voilà ce qu'il se dit une fois le tour de table terminé :

Éloïse : Cinéma, livre⁵⁷...

Édouard : Afff des pauvres ! [Rires]

Emma : En conclusion !

Alex : C'est ça exactement !

Édouard : Une maudite bunch de pauvres !

Emma : Fait qu'on essaye de changer la société ! [Rires]

Édouard : Parce qu'on aimerait ça être riches et s'acheter une île en Grèce, c'est là qu'on est rendu... ! [Rires]

Se positionner comme étant « du côté des pauvres », de celles et ceux qui sont précaires place l'UPop (et ses membres à titre individuel) dans un environnement fragile et menacé. Pourtant, leur précarité découle de choix délibérés notamment concernant leurs sources de financement. À la question « est-ce que l'UPop accepterait l'argent des banques, par exemple comme Desjardins⁵⁸? » Bernard répond :

⁵⁷ Elle fait référence ici aux domaines dans lesquels travaillent les membres du comité à la suite du tour de table pour se présenter à Alex.

⁵⁸ La banque Desjardins est une banque coopérative. Par ailleurs, elle est aux prises aujourd'hui avec quelques polémiques notamment sur la redistribution inéquitable de l'argent à ses membres et sur ses investissements. Voir par exemple : <https://www.ledevoir.com/societe/environnement/525800/>

Mais non, parce que, là, ça devient *corporate*, ça devient... Veux, veux pas, à un moment donné, il y aura des *clashes* parce que, nous, on les blaste, ces gens-là [les gens des banques] dans nos discussions, là [rires]... dans le [nom d'un journal anarchiste]⁵⁹ on prenait des subventions d'Hydro Québec des fois et on s'amusait à mettre des brèves autour qui blastaient Hydro Québec ; bon, on en a eu un peu [de l'argent] et, après, ils nous en donnaient plus [rires] (entrevue 17 mars 2015).

Accepter l'argent des banques ou d'autres entreprises privées impliquerait qu'elles deviennent partenaires et qu'elles apparaissent sur les dépliants et sur d'autres documents promotionnels, et ça, l'UPop le refuse pour rester en accord avec ses valeurs et son positionnement anticapitaliste. Ainsi, les banques, les institutions gouvernementales et les entreprises privées font partie des « riches » tenants du système capitaliste qui renforce les inégalités et contre lesquelles l'UPop se bat et donc desquelles elle ne peut pas, par principe, recevoir d'argent. C'est d'ailleurs ce pour quoi elle existe : lutter contre la mauvaise richesse du capitalisme en éduquant les gens et en développant leur esprit critique. Ainsi, le comité, positionne ses ennemis et ses alliés et fait émerger un champ de bataille : d'un côté, il y a les « méchants capitalistes » (les riches – qui s'achètent des îles en Grèce et des bateaux – : banques, entreprises privées, grandes corporations, mais aussi l'université traditionnelle et les médias) et, d'un autre côté, les « gentils » (les pauvres, les précaires, ceux qui n'ont pas assez et qui subissent le système). La question de l'argent place les pions sur l'échiquier de la lutte et positionne l'UPop comme étant à la marge.

Dans la répétition des blagues de l'île grecque et du *speed boat* se révèle une certaine relation à l'anticapitalisme de l'UPop. Par la mise à distance par l'ironie, l'argent est mauvais, mais on en a besoin pour survivre et pour développer des activités. L'anticapitalisme se réalise dans et par cette ambiguïté, d'une part, en insistant et en réaffirmant à plusieurs reprises et dans

des-caisses-populaires-demandent-a-desjardins-de-se-retirer-des-energies-fossiles

⁵⁹ Journal indépendant anarchiste duquel Bernard a été longtemps membre.

différents contextes à quel point « on est pauvres » et, d'autre part, en choisissant minutieusement d'où proviennent les fonds. Par ailleurs, il faut rappeler que toutes les activités de l'UPop sont entièrement gratuites (bien que les cours se donnent la plupart du temps dans des bars où la consommation est encouragée afin de soutenir le lieu). Entre gratuité, refus de l'argent du privé ou d'institutions qui ne correspondent pas aux valeurs de l'UPop et précarité dans les discussions sur l'argent, on discerne la manière dont les membres font avec les ambiguïtés et contradictions qui meuvent leur positionnement idéologique.

Pas de prosélytisme

Le dernier élément analysé concerne les conséquences potentielles du positionnement anticapitaliste. La question de la responsabilité de l'UPop est centrale. Une réunion du 22 février 2015 est révélatrice à ce sujet.

1. Édouard : Il faut bien se positionner là-dedans étant donné qu'on n'est
2. pas resp-, il faut pas que l'UPop devienne responsable des actions
3. prises ou des trucs parce que, là, après...
4. [...]
5. Lionel : La demande de sub' [subvention] qu'on a fait au [nom organisme],
6. c'est beaucoup dans cet objectif-là, en fait [...] : comment aller
7. chercher le consensus. L'idée du cours, c'est d'outiller les gens à
8. comment ils vont prendre place dans l'opinion publique, au-delà
9. de juste aller avec un organisme, d'*empowerer* les gens à agir...
10. Lionel : C'est déjà une vocation citoyenne, c'est déjà dans nos [valeurs]...
11. Édouard : Beh... de rassembler les gens, mais pas d'inciter à l'action...
12. Bernard : [C'est pas dans l'UPop
13. Édouard : [C'est pas dans l'UPop
14. Emma : [Non, heinn, c'est ça...
15. Lionel : Ce n'est pas inciter à l'action...
16. Eloïse : C'est le débat, l'esprit critique qui mène...
17. Lionel : ((il prend le dépliant)) « Favoriser le développement de l'esprit
18. critique ainsi que l'action » citoyenne ((en lisant le dépliant)). C'est

19. ça qui m'a starté ; quand j'ai vu ça, j'ai fait : « ah oui, on a oublié
20. de parler de ça... » ; fait que... puis pas en disant : « aller dans telle
21. gang », mais juste dire : « vous pouvez faire quelque chose... voici
22. le genre d'approche avec lequel vous pouvez faire de quoi et vous
23. lier à des organismes ». Je pense que c'est super pertinent, mais pour
24. pas faire faire justement « l'UPop m'a dit de faire ça ». Il faut que
25. cette prise d'action-là reste dans une idée d'esprit critique aussi...
26. ça pourrait être un accompagnement énorme des profs pour bâtir
27. ça... mais c'est vrai qu'on pourrait avoir des outils rapides...
28. Édouard : Mais ça dépend, on peut pas forcer les profs à ça, mais on peut,
29. par le formulaire, par la manière d'aborder les professeurs, leur
30. suggérer cette dimension-là pour qu'ils y pensent... et pour que
31. ceux qui ont le goût en mettent une dimension ((acquiescement))
32. dans leur cours et que, là, des formulaires apparaissent, comme une
33. séance supplémentaire où « on s'organise et on passe à l'action », le
34. professeur est pas obligé d'aller... il est pas obligé de s'impliquer
35. à ça... absolument pas ! [...] Supposons que le prof soit là pour
36. dire quoi faire, ça a rien à voir, c'est juste de se réunir puis d'en
37. parler, de suggérer que l'UPop devienne comme...
38. Nina : [Un laboratoire...]
39. Édouard : Pas l'UPop, en fait ; que l'UPop propose que ça se passe !
40. Nina: [Propose un espace où les gens peuvent discuter entre eux, mais
41. sans diriger vers quels types d'actions.]
42. Édouard : Mais, même moi, je dirais que l'UPop est même pas obligée
43. d'organiser. C'est pas l'UPop qui décide qu'un professeur fait 4
44. ou 5 séances ou qu'il va parler d'une chose ou d'une autre ; je
45. pense que c'est pas l'UPop qui doit décider qui a ça dans un cours.
46. Lionel : On pourrait penser organiser une séance plus informelle où les
47. gens peuvent se réunir pour parler action qui n'implique pas
48. nécessairement le prof ; s'il y a une demande dans un cours comme
49. tu dis, le prof n'a pas à intervenir sur cette question de qu'est-ce
50. qu'on fait ? Après le cours, on pourrait faciliter la logistique de ça
51. et pas aller plus loin et juste dire : « vous avez le bar Pop pour... »
52. Eloïse : [C'est dur à départager parce que la responsabilité de l'UPop dans
53. ce cas-là...]

54. Nina : Peut-être que si on avait une structure plus, plus réglo à ce niveau-là :
55. mettons on dit au prof qu'on a le dernier cours de la session, c'est
56. un cours « action citoyenne », fait qu'il est optionnel, vous le donnez
57. ou pas... puis, ça, c'est là que les gens prennent la parole... Moi,
58. ce que j'ai peur, c'est que tout le long du cours y'a un espèce d'appel
59. au militantisme sans arrêt, c'est... je veux avoir une conférence !
60. Édouard : C'est pour ça que je prioriserais que ça vienne des professeurs ;
61. nous, on suggère que les professeurs qui en ont envie, qui sentent
62. que c'est pertinent, puis qui n'ont peut-être pas pensé que c'est
63. une possibilité ; mais je n'ai pas envie que les profs aient l'impression
64. que si ils viennent à l'UPop faire un cours, il faut qu'ils fassent
65. une action citoyenne ou que les gens, comme dit Nina, viennent
66. à un cours qu'ils sentent qu'on les prépare à une action ; ça serait
67. très désagréable.
68. Emma : Oui pas de prosélytisme là...
69. Nina : Il faut que ça soit circonscrit dans une séance à la fin très optionnelle [...]
70. Parce qu'il y a des profs, ils ne sont pas militants du tout qui sont
71. juste chercheurs..

Dans cet extrait, Lionel lance une discussion à propos d'une des missions de l'UPop qui apparaît sur le dépliant et qui, selon lui, n'est pas du tout réalisée : encourager l'action citoyenne (lignes 18). En s'appuyant sur ce qui est écrit sur le dépliant, qui joue ici comme un argument d'autorité (« c'est écrit sur le dépliant », lignes 17 à 18), Lionel estime que l'UPop devrait encourager l'action citoyenne. Cependant, Édouard manifeste plusieurs réticences en invoquant la « responsabilité » de l'UPop (lignes 1 à 3). En effet, selon lui, l'UPop ne doit pas être responsable des actions citoyennes qui seraient éventuellement menées après un cours. Pour cela, il évoque plusieurs arguments et exemples pour en venir à la conclusion que c'est aux professeurs et professeurs d'inciter à l'action parce que, pour toutes et tous, et même si c'est écrit dans le dépliant, encourager l'action citoyenne ce n'est « pas dans l'UPop » (lignes 12 à 13). L'UPop est seulement organisatrice du cours, elle ne doit pas devenir responsable de ce qu'il se passe après le cours pour ne pas faire

de « prosélytisme » (ligne 68). Les participantes et participants doivent continuer à pouvoir penser par eux-mêmes.

Dans cet extrait la relation anticapitalisme/action est discutée. En effet, l'UPop est clairement engagée à gauche et anticapitaliste, comme on l'a vu précédemment, mais, d'autre part, elle ne veut pas être responsable des actions qui pourraient être prises en son nom (remarquons comment tous les membres parlent au « elle » et non au « nous », comme si l'UPop était quelque chose en dehors d'eux et elles). En somme, l'UPop n'est pas un organisme militant à proprement parler. L'extrait de réunion révèle l'esprit critique assumé, mais aussi une vocation à laisser les gens libres de penser comme ils veulent. Surtout, l'UPop ne peut pas être responsable des actions induites par telle ou telle pensée. La pensée critique ne doit pas être confondue avec le militantisme ou l'action. Autrement dit, elle est théorique, elle est de l'ordre des idées et des positionnements des professeurs. Se dédouaner de toute responsabilité quant aux actions prises par des personnes qui auraient agi à travers l'UPop montre la manière dont le comité fait avec son anticapitalisme qui ne doit pas être confondu avec du militantisme ou de l'action citoyenne.

D'ailleurs, ce conformisme anticapitaliste se manifeste dans les formats des cours qui sont, somme toute, traditionnels : une conférence d'une heure par une professeure ou un professeur devant une assemblée qui écoute attentivement suivie d'une heure de questions. Plusieurs personnes en entrevue nous diront d'ailleurs que les cours de l'UPop sont des conférences et que les dimensions pédagogiques sont très peu explorées. À ce propos, comme me le dit Ana, membre du comité UPop :

Il n'y a pas une recherche sur l'approche pédagogique parce que, là, il faudrait qu'il y ait du temps, il faudrait que ça soit comme Vincennes⁶⁰, tsé, qu'on soit dans un espace, qu'on investisse l'espace, peut-être ça peut mener à ça... (entrevue, 16 août 2017)

Cette citation affirme que l'UPop, ce n'est pas Vincennes. Dans le même ordre d'idées, Yan, qui a donné deux cours à l'UPop, souligne qu'il ne s'est jamais posé de questions pédago-

⁶⁰ Elle fait référence au Centre expérimental de Vincennes créé en 1968.

giques puisque ce qu'il avait vu auparavant était très classique : « c'était une conférence quoi » (entrevue 16 octobre 2017).

À travers ces deux dimensions : refus de l'UPop d'encourager ouvertement l'action citoyenne / le militantisme et le format traditionnel des cours style-conférence qui ne proposent pas de renouveau pédagogique, le comité limite l'anticapitalisme pourtant si présent dans son discours. En effet, alors qu'Édouard clame haut et fort vouloir construire le grand laser pour détruire le capitalisme, il est le premier à vouloir éviter d'encourager l'action citoyenne (et tout le monde acquiesce). L'anticapitalisme reste ici seulement un grand discours sans que les pratiques suivent pour mener à l'action ou même à renouveler l'approche pédagogique.

Donc, l'analyse ici s'est catalysée sur des événements communicationnels autour desquels l'anticapitalisme apparaît. Tout d'abord, dans les discours de lancement de session, où il était clairement évoqué comme le positionnement politique qui meut l'organisme et les cours donnés. Ensuite, via le rapport à l'argent, ambigu et tourné en dérision, à la fois « parce qu'on est pauvre » et parce qu'on « veut détruire le capitalisme » et, enfin, à travers la tension entre anticapitalisme et action : finalement l'UPop n'encouragera jamais les gens à fabriquer un grand laser ou des bombes !

Récapitulons. À l'UPop, « on est anticapitaliste », on veut détruire le capitalisme avec le grand laser. Puisque c'est si fort, si évident, si crié, nous proposons de parler d'hyper présence. Mais cela est le cas surtout pendant les soirées de lancement, seuls moments vraiment anticapitalistes. Globalement, ce dernier s'avère seulement discursif parce que dans les faits l'UPop n'irait pas jusqu'à encourager l'action pour éviter « d'être responsable ». Il y a donc une rupture entre le discours et les pratiques. Cela nous amène à dire qu'il y a une double dynamique d'hyperprésence et d'absence de l'anticapitalisme qui devient une sorte de hantise, c'est-à-dire un élément organisant qui apparaît et disparaît. Cela nous amène à en parler comme d'un élément organisant parcouru par différents processus.

Conclusion : l'anticapitalisme comme processus

En résonance avec les études réalisées sur l'anticapitalisme qui dévoile sa parcellisation et son éclatement, l'analyse des événements communicationnels révèle que l'anticapitalisme n'est pas une valeur ou un positionnement fixe qui possède la même signification à chaque fois qu'il est employé. Ces différences de statuts oscillatoires font que l'UPop entretient des relations multiples avec lui : il est tantôt assumé, tantôt tourné en dérision, tantôt rejeté. Donc, l'anticapitalisme organise l'UPop à différents degrés ; autrement dit, l'UPop est plus ou moins anticapitaliste dépendamment des situations communicationnelles et des contextes d'énonciation des propos ou du discours. En somme, l'anticapitalisme, sans fixité, est mû par différents processus qui constituent son existence en degrés. Plus spécifiquement, nous concluons ici avec les processus d'intentionnalité et de celui d'espace.

L'intentionnalité se manifeste dans la volonté d'être anticapitaliste. Cette intention s'ancre dans l'histoire de l'UPop qui s'inspire de celle de l'éducation populaire européenne, mais aussi des événements politiques québécois. C'est donc une intention historique qui se renouvelle dans les soirées de lancement au cours desquelles l'anticapitalisme est assumé et même hyperbolique. Cette intention parcourt l'UPop dans la manière dont elle choisit les intervenantes et intervenants qui animent les cours, dans la façon dont elle formule ses discours lors des soirées de lancement, et à travers le choix des donateurs qui la financent (ne pas accepter de l'argent des banques). L'anticapitalisme est alors ici un scripte intentionnel qui organise des actions et des choix et qui perdure. L'intention est donc simultanément décision première (un acte libre d'agir d'une certaine façon, vers un certain but) et un flux qui se perpétue dans la durée.

Ce processus intentionnel que l'on saisit dans les propos des membres se couple avec un autre processus qui est celui que nous désignons comme étant un processus d'espace politico-axiologique. Ce processus s'effectue tout d'abord par le positionnement d'amis et d'ennemis : l'UPop place ses pions dans un

espace politique, afin de créer une nébuleuse de la gauche montréalaise. En effet, elle s'allie à des maisons d'édition à gauche, des lieux qui partagent ses valeurs, etc. Aussi, l'espacement est axiologique parce qu'il écarte ou rapproche des valeurs : certaines valeurs ne sont pas celles de l'UPop, donc ses membres les placent au loin, les écartent. De plus, ils et elles s'éloignent aussi de ce que l'anticapitalisme pourrait éventuellement faire faire : rendre l'UPop responsable d'une action qu'elle ne voulait pas. Parler d'espacement permet de saisir la manière dont l'UPop s'écarte et se rapproche de l'anticapitalisme : elle l'espace en fonction de ce qu'il l'amène à faire.

Ainsi, à travers l'analyse communicationnelle, l'approche constitutive de la communication permet de considérer l'anticapitalisme en termes de degrés et comme organisant l'UPop par différents processus qui modifient la relation que l'organisme entretient avec ce positionnement idéologique. À la question posée au début de l'article : qu'est-ce qu'être anticapitaliste veut dire ? nous répondons par une pensée du degré pour laquelle l'anticapitalisme oscille entre un processus d'intention et un autre d'espacement politico-axiologique (rapprochement/éloignement) qui produisent alors une existence mouvante et oscillatoire. C'est cette mouvance que l'ACC dévoile par et à travers la communication.

Bibliographie

- Abdelnour, Sarah *et al.*, « Précarité et luttes collectives : renouvellement, refus de la délégation ou décalages d'expériences militantes ? », *Sociétés contemporaines*, vol. 74, n° 2, 2009, p. 73-95.
- Ahmed, Sara, *Living a Feminist Life*, Durham, Duke University Press, 2017.
- Ashcraft, Karen Lee, « The Glass Slipper: "Incorporating" Occupational Identity in Management Studies », *The Academy of Management Review*, vol. 38, n° 1, 2013, p. 6-31.
- Ashcraft, Karen Lee, Timothy Kuhn et François Cooren, « Constitutional Amendments: "Materializing" Organizational Communication », *The Academy of Management Annals*, vol. 3, n° 1, 2009, p. 1-64.
- Bencherki, Nicolas, « L'ethnométhodologie et l'École de Montréal », dans Hélène Bourdeleio et David Douyère (dir.), *Méthodes de recherche sur l'information et la communication. Regards croisés*, Paris, Éditions Mare & Martin, coll. « MediaCritic », 2014, p. 141-166.
- Benoit-Barné, Chantal et François Cooren, « The Accomplishment of Authority through Presentification: How Authority Is Distributed Among and Negotiated by Organizational Members », *Management Communication Quarterly*, vol. 23, n° 1, 2009, p. 5-31.
- Bérourd, Sophie, « Le renouveau des luttes : entre fragmentation et convergences anti-capitalistes », dans Paul Bouffartigue (dir.), *Le retour des classes sociales. Inégalités, dominations, conflits*, Paris, La Dispute, coll. « Mouvements de société », 2004, p. 231-247.
- Böhm, Steffen, Ana Cecilia Dinerstein et André Spicer, « (Im)possibilities of Autonomy: Social Movements in and beyond Capital, the State and Development », *Social Movement Studies*, vol. 9, n° 1, 2010, p. 17-32.
- Boivin, Geneviève, Boris H. J. M. Brummans et James R. Barker, « The Institutionalization of CCO Scholarship: Trends from 2000 to 2015 », *Management Communication Quarterly*, vol. 31, n° 3, 2017, p. 331-355.
- Brummans, Boris H. J. M. et François Cooren, « Communication as Incarnation », *Communication and Critical/Cultural Studies*, vol. 8, n° 2, 2011, p. 186-187.
- Brummans, Boris H. J. M. *et al.*, « Approaches to the Communicative Constitution of Organizations », dans Linda L. Putnam et Dennis K. Mumby (dir.), *The SAGE Handbook of Organizational Communication: Advances in Theory, Research and Methods*, 3^e édition, Thousand Oaks, Sage, 2014, p. 173-194.

- Chatterton, Paul, « So What Does It Mean to Be Anti-Capitalist? Conversations with Activists from Urban Social Centres », *Urban Studies*, vol. 47, n° 6, 2010, p. 1205-1224.
- Cooren, François, « In Medias Res: Communication, Existence, and Materiality », *Communication Research and Practice*, vol. 1, n° 4, 2015, p. 307-321.
- Cooren, François, « Materializing Communication: Making the Case for a Relational Ontology », *Journal of Communication*, vol. 68, n° 2, 2018, p. 278-288.
- Cooren, François, « Pragmatism as Ventriloquism: Creating a Dialogue Among Seven Traditions in the Study of Communication », *Language Under Discussion*, vol. 2, n° 1, 2014, p. 1-26.
- Cooren, François *et al.*, « Communication as Ventriloquism: A Grounded-in-Action Approach to the Study of Organizational Tensions », *Communication Monographs*, vol. 80, n° 3, 2013, p. 255-277.
- Corcuff, Philippe, « Universités populaires alternatives en France : un autre modèle est-il possible ? », *À bâbord !*, Dossier, L'université entre déclin et relance, n° 26, 2008, p. 2-5.
- Coryat, Diana M., « Extractivism and Resistance: Media, Protest and Power in Ecuador », thèse de doctorat, Amherst, Université du Massachusetts, 2017.
- Davis, Angela Y., *Women, Race, & Class*, New York, Vintage, 1983.
- Dean, Jodi, *Crowds and Party*, Brooklyn, Verso Books, 2016.
- Dean, Jodi, *Democracy and Other Neoliberal Fantasies: Communicative Capitalism and Left Politics*, Durham, Duke University Press, 2009.
- Del Fa, Sophie, « Ce que différer veut dire : absences, présences et processus de différenciation dans deux universités alternatives », thèse de doctorat en communication, Montréal, Université du Québec, 2019.
- Del Fa, Sophie et Consuelo Vásquez, « Existing through Differentiation: A Derridean Approach to Alternative Organizations », *M@n@gement*, vol. 22, n° 4, 2020, p. 559-583.
- Denouël, Julie et Fabien Granjon, *Uzeste. Politiques d'UZ. Critique en étendue*, tome 2, Rennes, Éditions du Commun, 2019.
- Denouël, Julie, Fabien Granjon et Aurélie Aubert, *Médias numériques et participation. Entre engagement citoyen et production de soi*, Paris, Mare & Martin, coll. « MediaCritic », 2014.
- Derrida, Jacques, *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1972.

- Gareau, Kristian, « Pipeline Politics: Capitalism, Extractivism, and Resistance in Canada », mémoire de maîtrise, Montréal, Université Concordia, 2016.
- George, Éric, « Les usages militants d'Internet : vers un espace public transnational ? », *Communication*, vol. 22, n° 2, 2003, p. 99-124.
- Gibson-Graham, J. K., *The End of Capitalism? (As We Knew It): A Feminist Critique of Political Economy*, Minneapolis et Londres, University of Minnesota Press, 2006.
- Granjon, Fabien, « Résistances en ligne : mobilisation, émotion, identité », *Variations, Revue internationale de théorie critique*, n° 20, 2017, <http://journals.openedition.org/variations/819>.
- Griffin, Penny, « #MeToo, White Feminism and Taking Everyday Politics Seriously in the Global Political Economy », *Australian Journal of Political Science*, vol. 54, n° 4, 2019, p. 556-572.
- Hooks, Bell, *Feminism Is for Everybody: Passionate Politics*, Cambridge, South End Press, 2000.
- Illich, Ivan, *Une société sans école*, trad. de l'allemand par Gérard Durand, Paris, Seuil, 1971.
- Jordan, Tim, *S'engager ! Les nouveaux militants, activistes, agitateurs...*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Frontières », 2003.
- Kuhn, Timothy, Karen L. Ashcraft et François Cooren, *The Work of Communication. Relational Perspectives on Working and Organizing in Contemporary Capitalism*, Londres (Royaume-Uni), Routledge, 2017.
- Law, John, *After Method: Mess in Social Science Research*, New York, Routledge, 2004.
- Lubat, Bernard, « L'art rend contre », dans Julie Denouël et Fabien Granjon (dir.), *Politiques d'UZ. Vivacités critiques du réel*, Rennes, Éditions du Commun, 2018, p. 139-144.
- Maeckelbergh, Marianne, « Doing Is Believing: Prefiguration as Strategic Practice in the Alterglobalization Movement », *Social Movement Studies*, vol. 10, n° 1, 2011, p. 1-20.
- Marcus, George E., « What Is at Stake – and Is Not – in the Idea and Practice of Multi-Sited Ethnography », *Canberra Anthropology*, vol. 22, n° 2, 2010, p. 6-14.
- Mumby, Dennis K., « Communication Constitutes Capital: Branding and the Politics of Neoliberal Dis/Organization », dans Consuelo Vásquez et Timothy Kuhn (dir.), *Dis/organization as Communication: Exploring the Disorder, Disruptive, and Chaotic Properties of Communication*, New York, Routledge, 2019, p. 125-148.

- Mumby, Dennis K., « Organizing Beyond Organization: Branding, Discourse, and Communicative Capitalism », *Organization*, vol. 23, n° 6, 2016, p. 884-907.
- Parker, Martin *et al.*, *The Routledge Companion to Alternative Organization*, Londres, Routledge, 2014.
- Parker, Martin, Valérie Fournier et Patrick Reedy, *The Dictionary of Alternatives: Utopianism and Organization*, Londres, Zed Books, 2007.
- Plihon, Dominique, « L'altermondialisme, version moderne de l'anticapitalisme ? », *Actuel Marx*, vol. 44, n° 2, 2008, p. 31-40.
- Roth-Cohen, Osnat, Vered Ne'eman-Haviv et Hagit Bonny-Noach, « #MeToo Empowerment Through Media: A New Multiple Model for Predicting Attitudes Toward Media Campaigns », *International Journal of Communication*, vol. 13, 2019, p. 5427-5443.
- Saunders, Clare, « Using Social Network Analysis to Explore Social Movements: A Relational Approach », *Social Movement Studies*, vol. 6, n° 3, 2007, p. 227-243.
- Smith, Brian G., Arunima Krishna et Reham Al-Sinan, « Beyond Slacktivism: Examining the Entanglement between Social Media Engagement, Empowerment, and Participation in Activism », *International Journal of Strategic Communication*, vol. 13, n° 3, 2019, p. 182-196.
- Spivak, Gayatri Chakravorty, « Can the Subaltern Speak? », dans Cary Nelson et Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, 1988, p. 271-313.
- Taylor, James R. *et al.*, « The Communicational Basis of Organization: Between the Conversation and the Text », *Communication Theory*, vol. 6, n° 1, 1996, p. 1-39.
- Touraine, Alain, *Mouvements sociaux d'aujourd'hui : acteurs et analystes [colloque de Cerisy-la-Salle, 1979]*, Paris, Les Éditions ouvrières, coll. « Politique Sociale », 1982.
- Vásquez, Consuelo, « A Spatial Grammar of Organising: Studying the Communicative Constitution of Organisational Spaces », *Communication Research and Practice*, vol. 2, n° 3, 2016, p. 351-377.
- Wall, Derek, « Luttés écologistes et anticapitalistes au Royaume-Uni », *EcoRev'*, vol. 48, n° 1, 2020, p. 75-85.
- Willow, Anna J., « Indigenous ExtrACTIVISM in Boreal Canada: Colonial Legacies, Contemporary Struggles and Sovereign Futures », *Humanities*, vol. 5, n° 3, 2016, p. 55.
- Ybema, Sierk *et al.*, *Organizational Ethnography. Studying the Complexities of Everyday Life*, Londres, Sage, 2009.